

1. LA POLITESSE

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

La politesse est la première vertu, et l'origine peut-être de toutes. C'est aussi la plus pauvre, la plus superficielle, la plus discutable : est-ce seulement une vertu ? Petite vertu, en tout cas, comme on dit des dames du même nom. La politesse se moque de la morale, et la morale de la politesse. Un nazi poli, qu'est-ce que cela change au nazisme ? Qu'est-ce que cela change à l'horreur ? Rien, bien sûr, et la politesse est bien caractérisée par ce *rien*. Vertu de pure forme, vertu d'étiquette, vertu d'apparat ! L'apparence, donc, d'une vertu, et l'apparence seulement.

Si la politesse est une valeur, ce qu'on ne peut nier, c'est une valeur ambiguë, en elle-même insuffisante — elle peut recouvrir le meilleur comme le pire — et à ce titre presque suspecte. Ce travail sur la forme doit cacher quelque chose, mais quoi ? C'est un artifice, et l'on se méfie des artifices. C'est une parure, et l'on se méfie des parures. Diderot évoque quelque part la « politesse insultante » des grands, et il faudrait évoquer aussi celle, obséquieuse ou servile, de bien des petits. On préférerait le mépris sans phrases et l'obéissance sans manières.

Il y a pire. Un salaud poli n'est pas moins ignoble qu'un autre, et peut-être il l'est davantage. Par l'hypocrisie ? C'est douteux, puisque la politesse ne prétend pas à la morale. Le salaud poli serait volontiers cynique, d'ailleurs, et sans manquer pour cela ni à la politesse ni à la méchanceté. Mais alors, pourquoi choque-t-il ? Par le contraste ? Sans doute. Mais point contraste entre l'apparence d'une vertu et son absence (ce que serait l'hypocrisie), puisque notre salaud, par hypothèse, est effectivement poli — au reste, qui le paraît l'est suffisamment. Contraste, bien plutôt, entre l'apparence d'une vertu (qui est aussi, dans le cas de la politesse, sa réalité : l'être de la politesse s'épuise tout entier dans son apparaître) et l'absence de

toutes les autres, entre l'apparence d'une vertu et la présence de vices, ou plutôt du seul réel, qui est méchanceté. Le contraste, à le considérer isolément, est pourtant davantage esthétique que moral : il expliquerait la surprise plus que l'horreur, l'étonnement plus que la réprobation. S'y ajoute ceci, me semble-t-il, qui est d'ordre éthique : la politesse rend le méchant plus haïssable parce qu'elle dénote en lui une éducation sans laquelle sa méchanceté, en quelque sorte, serait excusable. Le salaud poli, c'est le contraire d'un fauve, et l'on n'en veut pas aux fauves. C'est le contraire d'un sauvage, et l'on excuse les sauvages. C'est le contraire de la brute épaisse, grossière, inculte, laquelle est effrayante, certes, mais dont on peut au moins expliquer, par l'inculture, la violence native et bornée. Le salaud poli n'est pas un fauve, n'est pas un sauvage, n'est pas une brute : civilisé, au contraire, éduqué, élevé, et par là, dirait-on, sans excuses. Le malotru agressif, qui peut savoir s'il est méchant ou simplement mal élevé ? Pour le tortionnaire sélect, au contraire, point de doute. Comme le sang se voit davantage sur les gants blancs, l'horreur se montre mieux quand elle est polie. Les nazis, à ce qu'on rapporte, du moins certains d'entre eux, excellaient dans ce rôle. Et chacun comprend qu'une part de l'ignominie allemande s'est jouée là, dans ce mélange de barbarie et de civilisation, de violence et de civilité, dans cette cruauté tantôt polie tantôt bestiale, mais toujours cruelle, et plus coupable peut-être d'être polie, plus inhumaine d'être humaine, dans les formes, plus barbare d'être civilisée. Un être grossier, on peut accuser l'animal, l'ignorance, l'inculture, faire retomber la faute sur le saccage d'une enfance ou sur l'échec d'une société. Un être poli, non. La politesse est en cela comme une circonstance aggravante, qui accuse directement l'homme, peuple ou individu, et la société non dans ses échecs, qui pourraient être autant d'excuses, mais dans ses réussites. *Bien élevé*, dit-on, et c'est tout dire en effet. Le nazisme comme réussite de la société allemande (Jankélévitch ajouterait : *et de la culture allemande*, mais c'est ce que lui seul peut-être, ou ses contemporains, pouvaient se permettre), voilà ce qui juge et le nazisme et l'Allemagne, je veux dire cette Allemagne-là, qui jouait Beethoven dans les *lager* et qui assassinait les enfants !

Je m'égare, mais plus par vigilance que par mégarde. Face à la politesse, l'important d'abord est de n'être pas dupe. La politesse n'est pas une vertu, et ne saurait tenir lieu d'aucune.

Mais pourquoi dire alors qu'elle est la première, et l'origine peut-être de toutes ? C'est moins contradictoire qu'il n'y paraît. L'origine des vertus ne saurait en être une (car alors elle supposerait elle-même une origine, et ne pourrait l'être), et il est de l'essence des vertus, peut-être, que la première ne soit pas vertueuse.

Pourquoi *première* ? Je parle selon l'ordre du temps, et pour l'individu. Le nouveau-né n'a pas de morale, ni ne peut en avoir. Et pas davantage le nourrisson

ni, pendant longtemps, le petit enfant. Ce que celui-ci découvre, en revanche, et très tôt, c'est l'interdit. « Ne fais pas ça : c'est sale, c'est mal, c'est laid, c'est méchant... » Ou bien : « C'est dangereux », et il fera vite la différence entre ce qui est mal (la faute) et ce qui *fait* mal (le danger). La faute est le mal proprement humain, le mal qui ne fait pas mal (du moins à celui qui l'accomplit), le mal sans danger immédiat ou intrinsèque. Mais alors, pourquoi se l'interdire ? Parce que c'est comme ça, parce que c'est sale, laid, méchant... Le fait précède le droit, pour l'enfant, ou plutôt le droit n'est qu'un fait comme un autre. Il y a ce qui est permis et ce qui est interdit, ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Bien ? mal ? La règle suffit, qui précède le jugement et le fonde. Mais la règle est alors sans fondement autre que de convention, sans justification autre que l'usage et le respect des usages : règle de fait, règle de pure forme, règle de politesse ! Ne pas dire de gros mots, ne pas interrompre les gens, ne pas bousculer, ne pas voler, ne pas mentir... Tous ces interdits se présentent identiquement, pour l'enfant (« c'est pas beau »). La distinction entre ce qui est éthique et ce qui est esthétique ne viendra que plus tard, et progressivement. La politesse est donc antérieure à la morale, ou plutôt la morale n'est d'abord que politesse : soumission à l'usage (les sociologues ont évidemment raison ici contre Kant, du moins ils ont raison d'abord, et c'est ce que Kant peut-être ne contesterait pas), à la règle instituée, au jeu norme des apparences — soumission au monde, et aux manières du monde.

On ne saurait, dit Kant, déduire ce qu'on doit faire de ce qui se fait. C'est pourtant ce à quoi l'enfant est obligé, durant ses premières années, et par quoi seul il devient humain. « L'homme ne peut devenir homme que par l'éducation, reconnaît d'ailleurs Kant, il n'est que ce que l'éducation fait de lui »^[1], et c'est la discipline d'abord qui « transforme l'animalité en humanité »^[2]. On ne saurait mieux dire. L'usage est antérieur à la valeur, l'obéissance, au respect, et l'imitation, au devoir. La politesse donc (« cela ne se fait pas ») est antérieure à la morale (« cela ne *doit pas* se faire »), laquelle ne se constituera que peu à peu, comme une politesse intériorisée, libérée d'apparences et d'intérêts, et tout entière concentrée dans l'intention (dont la politesse n'a que faire). Mais comment émergerait-elle, cette morale, si la politesse n'était donnée d'abord ? Les bonnes manières précèdent les bonnes actions, et y mènent. La morale est comme une politesse de l'âme, un savoir-vivre de soi à soi (même s'il y est question surtout de l'autre), une étiquette de la vie intérieure, un code de nos devoirs, un cérémonial de l'essentiel. Inversement, la politesse est comme une morale du corps, une éthique du comportement, un code de la vie sociale, un cérémonial de l'inessentiel. « Monnaie de papier », dit Kant, mais qui vaut mieux que rien et qu'il serait aussi fou de supprimer que de prendre pour de l'or véritable^[3] ; « petite monnaie », dit-il aussi, qui n'est qu'apparence de vertu, mais qui la rend aimable^[4]. Et quel enfant

deviendrait vertueux, sans cette apparence et sans cette amabilité ?

La morale commence donc au plus bas — par la politesse —, et il faut bien qu'elle commence. Aucune vertu n'est naturelle : il faut donc *devenir* vertueux. Mais comment, si on ne l'est déjà ? « Les choses qu'il faut avoir apprises pour les faire, expliquait Aristote, c'est en les faisant que nous les apprenons. »^[5] Comment les faire, pourtant, sans les avoir apprises ? Il y a un cercle ici, dont on ne peut sortir que par l'*a priori* ou par la politesse. Mais l'*a priori* n'est pas à notre portée ; la politesse, si. « C'est en pratiquant les actions justes que nous devenons justes, continuait Aristote, en pratiquant les actions modérées que nous devenons modérés, et en pratiquant les actions courageuses que nous devenons courageux. »^[6] Mais comment agir justement sans être juste ? Avec modération, sans être modéré ? Avec courage, sans être courageux ? Et comment dès lors le devenir ? Par l'habitude, semble répondre Aristote, mais la réponse est évidemment insuffisante : l'habitude suppose l'existence antécédente de ce à quoi on s'habitue et ne saurait donc l'expliquer. Kant nous éclaire davantage, qui expliquera ces premiers simulacres de vertu par la discipline, c'est-à-dire par une contrainte externe : ce que l'enfant, faute d'instinct, ne peut faire par lui-même, « il faut que d'autres le fassent pour lui », et c'est ainsi qu'« une génération éduque l'autre »^[7]. Sans doute. Or, qu'est-ce que cette discipline, dans la famille, sinon d'abord le respect des usages et des bonnes manières ? Discipline normative plutôt que contraignante, et visant moins à l'ordre qu'à une certaine sociabilité aimable — discipline, non de police, mais de politesse. C'est par elle que, mimant les manières de la vertu, nous avons une chance peut-être de devenir vertueux. « La politesse, observait La Bruyère, n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. »^[8] Ce pourquoi elle est insuffisante chez l'adulte, et nécessaire chez l'enfant. Ce n'est qu'un commencement, mais c'en est un. Dire « s'il te plaît » ou « pardon », c'est faire semblant de respecter ; dire « merci », c'est faire semblant d'être reconnaissant. C'est où commencent et le respect et la reconnaissance. Comme la nature imite l'art, la morale imite la politesse, qui l'imité. « C'est peine perdue que de parler de devoir aux enfants », reconnaissait Kant^[9], et il avait évidemment raison. Mais qui renoncerait pour cela à leur enseigner la politesse ? Et qu'aurions-nous appris, sans elle, de nos devoirs ? Si nous pouvons devenir moraux — et il le faut bien pour que la morale, et même l'immoralité, soient simplement possibles —, ce n'est donc pas par vertu mais par éducation, non pour le bien mais pour la forme, non par morale mais par politesse — par respect, non des valeurs, mais des usages ! La morale est d'abord un artifice, puis un artefact. C'est en imitant la vertu qu'on devient vertueux : « Par le fait que les hommes jouent ces rôles, écrit Kant, les vertus dont, pendant longtemps, ils ne

prennent que l'apparence concertée, s'éveillent peu à peu et passent dans leur manière. »^[10] La politesse est antérieure à la morale, et la permet. « Parade », dit Kant, mais moralisatrice^[11]. Il s'agit de prendre d'abord « les manières du bien », non certes pour s'en contenter, mais pour accéder par elles à ce qu'elles imitent — la vertu — et qui n'advient qu'en les imitant^[12]. « L'apparence du bien chez les autres, écrit encore Kant, n'est pas sans valeur pour nous : de ce jeu de dissimulations, qui suscite le respect sans peut-être le mériter, le sérieux peut naître^[13] », sans lequel la morale ne saurait, en chacun, ni se transmettre ni se constituer. « Les dispositions morales proviennent d'actes qui leur sont semblables », disait Aristote^[14]. La politesse est ce *semblant* de vertu, d'où les vertus proviennent.

La politesse sauve donc la morale du cercle (sans la politesse il faudrait être vertueux pour pouvoir le devenir) en créant les conditions nécessaires à son émergence et même, pour une part, à son épanouissement. Entre un homme parfaitement poli et un homme simplement bienveillant, respectueux, modeste..., les différences, en bien des occasions, sont infimes : on finit par ressembler à ce qu'on imite, et la politesse conduit insensiblement — ou peut conduire — à la morale. Tous les parents le savent, et c'est ce qu'ils appellent élever leurs enfants. J'entends bien que la politesse n'est pas tout, ni l'essentiel. Il reste qu'être *bien élevé*, dans le langage courant, c'est d'abord être poli, et cela en dit long. Reprendre ses enfants mille fois (que dis-je, mille fois ! beaucoup plus...) pour qu'ils disent « s'il te plaît », « merci », « pardon », aucun de nous ne le ferait — sauf maniaquerie ou snobisme — s'il ne s'agissait que de politesse. Mais le respect s'apprend là, dans ce dressage. Le mot déplaît, je le sais bien ; mais qui pourrait se passer de la chose ? L'amour ne suffit pas pour élever les enfants, ni même pour les rendre aimables et aimants. La politesse ne suffit pas davantage, et c'est pourquoi il faut les deux. Toute l'éducation familiale se joue là, me semble-t-il, entre la plus petite des vertus, qui n'est pas encore morale, et la plus grande, qui déjà ne l'est plus. Reste l'apprentissage de la langue. Mais si la politesse est l'art des signes, comme le voulait Alain^[15], apprendre à parler en relève. C'est toujours usage et respect de l'usage, qui n'est bon qu'autant qu'il est respecté. « *Le bon usage* » : ce pourrait-être le titre d'un manuel de savoir-vivre, et c'est celui d'une grammaire (celle de Grevisse), bien fameuse et belle. Faire ce qui se fait, dire ce qui se dit... Il est révélateur qu'on parle dans les deux cas de *correction*, qui n'est qu'une politesse minimale et comme obligée. La vertu ou le style ne viendront que plus tard.

La politesse, donc, n'est pas une vertu, mais comme le simulacre qui l'imité (chez les adultes) ou qui la prépare (chez les enfants). Elle change en cela sinon de nature, du moins de portée, avec l'âge. Essentielle pendant l'enfance, inessentielle dans

l'âge adulte. Quoi de pire qu'un enfant mal élevé, si ce n'est un adulte méchant ? Or, nous ne sommes plus des enfants. Nous savons aimer, juger, vouloir... Capables de vertu, donc, capables d'amour, dont la politesse ne saurait tenir lieu. Un rustre généreux vaudra toujours mieux qu'un égoïste poli. Un honnête homme incivil, qu'une fripouille raffinée. La politesse n'est qu'une gymnastique de l'expression, disait Alain^[16] ; c'est dire assez qu'elle est du corps, et c'est bien sûr le cœur ou l'âme qui importent. Même, il y a des gens chez qui la politesse dérange, par une perfection qui inquiète. « Trop poli pour être honnête », dit-on alors, car l'honnêteté impose parfois de déplaire, de choquer, de heurter. Même honnêtes, d'ailleurs, beaucoup resteront toute leur vie comme prisonniers des bonnes manières, ne se montrant plus aux autres qu'à travers la vitre — jamais totalement transparente — de la politesse, comme ayant confondu une fois pour toutes la vérité et la bienséance. Dans le style BCBG, comme on dit maintenant, il y a beaucoup de cela. La politesse, à la prendre trop au sérieux, est le contraire de l'authenticité. Ceux-là, bon chic bon genre, sont comme de grands enfants trop sages, prisonniers des règles, dupes des usages et des convenances. L'adolescence leur a manqué, par quoi l'on devient homme ou femme — l'adolescence qui renvoie la politesse au dérisoire qui est le sien, l'adolescence qui n'a que faire des usages, l'adolescence qui n'aime que l'amour, la vérité et la vertu, la belle, la merveilleuse, l'incivile adolescence ! Adultes, ils seront plus indulgents, et plus sages. Mais enfin, s'il faut absolument choisir, et immaturité pour immaturité, mieux vaut, moralement parlant, un adolescent prolongé qu'un enfant trop obéissant pour grandir : mieux vaut être trop honnête pour être poli que trop poli pour être honnête !

Le savoir-vivre n'est pas la vie ; la politesse n'est pas la morale. Mais ce n'est pas rien pourtant. La politesse est une petite chose, qui en prépare de grandes. C'est un rituel, mais sans Dieu ; un cérémonial, mais sans culte ; une étiquette, mais sans monarque. Forme vide, qui ne vaut que par ce vide même. Une politesse pleine d'elle-même, une politesse qui se prend au sérieux, une politesse qui se croit, c'est une politesse dupe de ses manières et qui manque par là aux règles mêmes qu'elle prescrit. La politesse ne suffit pas, et il est impoli d'être suffisant.

La politesse n'est pas une vertu mais une qualité, et une qualité seulement formelle. Prise en elle-même, elle est secondaire, dérisoire, presque insignifiante : à côté de la vertu ou de l'intelligence, elle est comme rien, et c'est ce que la politesse, dans sa réserve exquise, doit aussi savoir exprimer. Que les êtres intelligents et vertueux n'en soient pas dispensés, c'est pourtant assez clair. L'amour même ne saurait se passer totalement de formes. C'est ce que les enfants doivent apprendre de leurs parents, de ces parents qui les aiment tant — quoique trop, quoique mal —, et qui ne cessent pourtant de les reprendre, non sur le fond (qui oserait dire à son enfant :

« Tu ne m'aimes pas assez » ?), mais sur la forme. Les philosophes discuteront pour savoir si la forme première, en vérité, n'est pas le tout, et si ce qui distingue la morale de la politesse est autre chose qu'une illusion. Il se pourrait que tout ne soit qu'usage et respect de l'usage — que tout ne soit que politesse. Je n'en crois rien pourtant. L'amour résiste, et la douceur, et la compassion. La politesse n'est pas tout, et elle n'est presque rien. Mais l'homme, aussi, est presque un animal.

-
- [1] Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Introduction, trad. Philonenko, Vrin, 1980, p. 73.
- [2] *Ibid.*, p. 70.
- [3] Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, § 14 (trad. M. Foucault, Vrin, 1979, p. 35-36).
- [4] Kant, *Doctrine de la vertu* (deuxième partie de la *Métaphysique des mœurs*), § 48, trad. Philonenko, Vrin, 1968, p. 151-152.
- [5] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, II, 1, 1103 a 33 (trad. Tricot, Vrin, 1979, p. 88).
- [6] *Ibid.*, 1103 b 1 (trad. Tricot, p. 89).
- [7] Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Introduction, p. 70.
- [8] *Caractères*, « De la société et de la conversation », 32 (éd. R. Garapon, Classiques Garnier, 1990, p. 163).
- [9] *Réflexions sur l'éducation*, III, C (p. 129 de la trad. Philonenko).
- [0] *Anthropologie du point de vue pragmatique*, § 14 (p. 35 de la trad. Foucault).
- [1] *Critique de la raison pure*, Discipline, 2, AK, III, p. 489 (p. 512 de la trad. Tremesaygues et Pacaud, PUF, 1963).
- [2] *Ibid.*, AK, III, 489-490 (p. 512-513 de la trad. Tremesaygues et Pacaud).
- [3] *Anthropologie...*, § 14 (p. 36 de la trad. Foucault).
- [4] *Ethique à Nicomaque*, II, 1, 1103 b 21 (p. 90 de la trad. Tricot).
- [5] Alain, *Définitions*, Bibl. de la Pléiade, « Les arts et les dieux », p. 1080 (définition de la politesse).
- [6] Alain, *Quatre-vingt-un chapitres sur l'esprit et les passions*, Bibl. de la Pléiade (« Les passions et la sagesse »), p. 1243.